

« ... fille de Jérusalem ? ... Qui donc te guérira ? Tes prophètes ont de toi des visions vides et sans valeur ; ils n'ont pas dévoilé ta faute, ce qui aurait ramené tes captifs ; ... » Lm 2, 14

Justice - Miséricorde

On m'a dit qu'il existait dans l'Église une justice. Non. Il existe des chambres d'enregistrement des pleurs. Il aurait été plus doux d'entendre dire tout de suite que ma parole n'a aucun prix, plutôt que d'avoir compris de moi-même, à l'usure, qu'elle a fini pliée, dans un dossier destiné à rien. Encouragée par l'officialité, j'ai parlé à trois juges ecclésiastiques, un monseigneur, un évêque, une religieuse mandatée par la CEF, et envoyé mon dossier jusqu'à Rome via le nonce. Que de temps perdu pour tous ces gens quand cela ne sert à rien ! Et mal supplémentaire que de faire croire à l'homme que sa parole vaut alors qu'on la méprise.

Pourtant, les actes posés contre moi m'ont propulsée sur un promontoire d'où je vois des fonctionnements mauvais, institutionnalisés quoique parfaitement masqués aux yeux de l'Église. J'aimerais qu'Elle ouvre les yeux. Elle dit qu'elle veut les ouvrir. Mais elle ne les ouvre pas. Elle le veut parce qu'Elle est instituée par le Christ, mais Elle ne les ouvre pas parce qu'Elle est institution. Après le mal commis, et après mon cri, l'institution a ouvert ses cellules d'écoute, mais a traversé la route et continué son chemin vers Jéricho. Le mal commis par les brigands est presque dépassé et finit par s'estomper derrière la douleur causée par le silence de l'Église.

Je suis fille de l'Église. Je crois en Elle instituée par le Christ.

Au même moment où retentit en mon cœur cet acte de foi, retentissent les mots et les actes qui ont dit que j'en suis un rebut. Pourquoi marquerais-je une différence ? Ma mère l'Église parle, Elle parle. Elle a acté que je n'ai pas ma place dans une fraternité de croyant, pas ma place comme serviteur de la vérité, pas ma place comme témoin de l'Évangile. Des trompeurs drapés dans le manteau de l'Église ont fait que cela soit, et l'Église trompée a béni les trompeurs. À mon cri, elle s'est tue. Détournée. Mon cri s'est comme perdu dans des espaces intersidéraux où rien ne s'entend plus car on existe pas. Je suis une fille avortée de l'Église.

Dans le lieu d'Église d'où je viens, la reconnaissance que l'Église apporte aux hommes leur donne la certitude qu'ils ont raison d'agir comme ils agissent même quand leur agir va contre toute morale. La reconnaissance par l'Église, bienveillante a priori, est une absolue protection pour qui veut commettre le mal tranquillement. Le mal se déploie alors sans limite.

Un temps, je me suis accrochée aux mots du juge ecclésiastique « *la justice n'est jamais une faveur, toujours un dû* ». Ces mots sont du vent. La capacité de mensonge des grands de ce monde est trop forte. Et la capacité des hommes à préférer le mensonge est trop grande. Les grands de ce monde font sentir leur pouvoir. Jésus n'a pas dit qu'un jour ça s'arrêterait. Ils disent depuis la chaire de Moïse mais ne font pas, Jésus n'a pas dit qu'un jour ça s'arrêterait.

Mon cri peut sembler vouloir ramener à moi-même. Moi-même je risque à chaque instant de ramener à moi-même. En me plaignant, je passe mon temps à descendre de la croix. Pourtant mon cas excède mon cas, ma plainte est une alerte. Il faut entendre derrière ce qui semble ramener à moi-même la part qui m'excède, et qui concerne l'Église. Aujourd'hui que je suis un avorton, prendre encore la plume est dur. Je voudrais ne laisser que les fibres pures de ce qui reste audible et faire disparaître les excès que provoquent les tumultes intérieurs non réglés. Mais puis-je espérer qu'ils seront un jour réglés ? Tant que l'Église ne le veut pas, il est probable que non. Tout ce qui est de l'Église impacte le cœur de l'homme. Elle peut agir comme toutes les institutions, l'impact n'est jamais le même. L'impact de tout ce qui émane de l'Église, parole comme silence, touche à la Vie.

Tout les détails de "mon cas" sont entre les mains de qui de droit. En bref, qu'y a-t-il dans mon sac ? Une double peine. La trahison de mes frères de communauté au point d'être bannie de mon être de prêtre, prophète, et roi. Rien n'est possible contre cette trahison dans une sphère aussi fermée sur sa rhétorique auto protectrice, et aussi excellente dans la protection de son image. Et ce d'autant que l'Église s'en fiche, deuxième peine. Elle se fiche absolument de la façon dont des hommes tombent en dommage collatéral de l'évangélisation, comme s'il était normal que des hommes tombent en dommage collatéral de l'évangélisation. Je n'ai plus ma place dans l'Église-ici-bas. Je suis stérile puisque l'Église le veut. Le silence de l'Église en réponse à mon cri a posé un sceau définitif sur cette stérilité. Dans l'Église aujourd'hui, il ne se passe rien. Mais rien de rien. Un silence pire que tout qui confirme qu'on existe plus dans l'Église. On ne serait jamais né, jamais baptisé, que ce serait la même chose. L'Église est, dans les faits, bien que pas dans l'intention, totalement indifférente. Indifférente à la façon dont ses enfants sont traités dans les communautés d'Église, indifférente aux hypocrisies des responsables des communautés d'Église, indifférente à l'inanité des solutions qu'Elle donne, dont la seule fin permet aux bourreaux et complices de dormir en paix, sûrs en eux-même de leur propre salut puisque l'Église cautionne leur agir. Quand l'Église cautionne des actes mensongers, elle pose un acte pire qu'une institution banale, qui communément fortifie ses

cadres en ignorant les petits. Pire parce que le Christ l'a instituée comme éternelle, et qu'Elle ne devrait que donner la Vie. L'Église ignore la puissance de sa parole dans le cœur de l'homme. Si l'Église cautionne des hommes qui disent que votre vie ne vaut rien et qu'elle n'entend pas le cri de celui dont on dit que la vie ne vaut rien, elle met sur ce "rien" comme un sceau d'éternité. Aucune institution humaine ne produit cet effet-là. « *Ce que tu lieras sera lié, ce que tu délieras sera délié* ». Quand on a vécu ce que j'ai vécu, on l'entend d'une drôle de manière. Dans l'Église où l'on est rappelé à la Vie, être jeté par Elle au cœur du don que l'on fait de sa propre vie a un goût de mort. Où est la vie si l'Église trouve bon mon anéantissement ? J'ai été comme placée dans un lieu impossible. Ni dans l'Église ni hors. Je suis l'avorton dont la mère ne veut pas mais qui est, parce que conçu en elle.

Tout le monde croit en la parole de l'Église. Ceux conscients et inconscients qui font le mal croient en la parole maternelle et miséricordieuse de l'Église, comme les victimes de ce mal croient en la parole ou au silence indifférents de l'Église. Les bourreaux flattés s'endurcissent et les victimes méprisées sombrent dans l'anéantissement.

Les bourreaux dorment en paix, les indifférents dorment en paix. Les enfants abandonnés de l'Église ne dorment plus. Mais de quoi se plaignent-ils ? Ils ont la Croix. Le meilleur héritage.

Mission du cri

Les victimes ont le meilleur héritage mais continuent à crier. Le cri n'a pas été au bout de sa mission. Le cri a un but. Le cri qui demande justice a un but. Ce but n'est pas atteint car on l'ignore. L'atteindre est pourtant une question de vie ou de mort. Pas que pour celui qui crie.

En demandant justice, la victime demande la conversion du bourreau. On ne me croit pas ? C'est pourtant la vérité. Tout le monde l'ignore. Même la victime. On croit que la demande de justice est une demande de sanction, une équité qui, œil pour œil, frôlerait la vengeance, et comme on rejette l'idée de vengeance, on a du mal avec le cri de la victime.

Mais on y est pas du tout. Le cri qui demande justice, le cri ignoré par tous y compris par l'Église quand le péché est commis sous sa protection, le cri de toute victime, c'est le cri, tout à la fois devant le mal en soi et devant le mal de la fraternité blessée. Indissociablement. C'est le cri du frère quand son frère brise la fraternité.

C'est l'année de la miséricorde. On nous parle beaucoup du Père et de Sa Miséricorde, et bien sûr c'est ce qui est juste, mais l'enjeu, si nous sommes fils, n'est-il pas de vivre en frères ? Est-ce une erreur de ma part ? Il me semble qu'il manque une visée horizontale à la miséricorde telle qu'elle nous est enseignée cette année. On nous dit bien « *soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* », mais on ne nous dit pas « *lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, et va d'abord te réconcilier avec ton frère* ». On nous dit bien de pardonner à notre frère. Mais on ne nous dit pas de demander pardon à notre frère. On dirait qu'on ne comprend pas la dimension véritable de la personne, même dans l'Église. Une personne ne s'entend pas sans la relation. On voit la relation comme un lien social nécessaire extrinsèque aux personnes. On oublie qu'on est frères.

On court entre justice et miséricorde. Et la miséricorde pour les bourreaux, du moins l'idée qu'on s'en fait, ne colle pas avec la justice pour les victimes, du moins l'idée qu'on s'en fait. On les oppose alors qu'elles vont de pair. L'option prise, c'est, survolant le péché et survolant le pécheur, d'exhorter dans son coin la victime au pardon. Pourtant, la victime continue à crier et à demander justice en surface parce qu'elle demande miséricorde dans un fond qui ne se voit pas. On lui dit qu'elle ne pardonne pas. On lui dit que ce n'est pas chrétien. On lui dit qu'elle doit se convertir. (Elle entend tout cela, et elle entend pire parfois. Qu'elle aurait une responsabilité dans son mal, dans son origine et ses conséquences). Elle entend que si elle ne pardonne pas il ne lui sera pas pardonné et comme on associe le non-pardon à son cri, on s'exténue à lui dire de pardonner. Pour son salut.

Mais elle continue à crier. Malgré elle. Et elle se scrute et se demande tout de même si elle ne serait pas prête à pardonner si elle voyait paraître à l'horizon son agresseur repent. Mais elle ne le sait pas vraiment parce que personne ne vient et qu'elle reste avec son cœur blessé et blessé de surcroît par tous les conseils de ceux qui se positionnent en maître et lui disent de se convertir. Seulement, ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Dans un cœur blessé par son frère, il y a beaucoup de tourments, et aussi autre chose comme une attente. Nous ne sommes que fils et frères. Frères parce que fils. Celui qui est blessé par son frère, bien plus consciemment que celui qui a blessé son frère, sait qu'il doit avoir souci de son frère. C'est à Caïn que Dieu dit « *qu'as-tu fait de ton frère ?* ». Caïn ne sait pas qu'il a besoin de son frère. Le sang d'Abel crie vers le Ciel. Dieu rappelle Caïn à la fraternité.

J'apprends mon état de fils du Père aussi en acceptant d'entrer dans la réparation de ma relation à mon frère.

Le cri de la victime, et la justice qu'elle demande, ce n'est pas que pour un elle-séparé-de-l'autre. C'est pour un elle-et-son-frère. Pour le salut de celui qui est son frère, pour la relation, pour leur filiation commune. Je ne suis pas fils seul. Je suis fils avec mon frère. Je crie pour le salut de l'être-de-frère de mon frère, je crie pour le salut de mon propre être-de-frère.

Mais l'Église n'entend pas

L'homme peut refuser le salut. Je suis capable de me damner. Mon frère est capable de se damner. Cette possibilité existe aussi dans l'Église. Et il se pourrait que cette possibilité soit, simplement parce que l'Église ne dit rien. L'Église dit que je dois me convertir. Oui. Elle me dit que la miséricorde m'attend. Oui. Elle me dit de pardonner. Oui. Elle dit tout cela à tous. Oui, certes. Et à juste titre. Mais il y a un angle mort. Devant un péché objectif, l'Église fait-elle tout ? Quand Jésus se trouve devant ses amis et veut leur apprendre à se convertir, il dit de pardonner, d'être miséricordieux comme le Père.

Mais quand Jésus se trouve devant un péché objectif, il n'aborde pas les choses de la même façon. Devant un péché objectif, il ne se tourne pas vers le frère offensé pour lui dire de pardonner, mais vers le frère pécheur pour l'inviter à la conversion. A l'homme blessé par le pécheur, il ne dit pas de pardonner, mais il prend soin de lui jusqu'au bout, comme de l'homme maltraité entre Jérusalem et Jéricho.

Devant un péché objectif, on dirait que l'Église fait le contraire, elle se tourne vers le blessé pour l'exhorter au pardon, elle ne se tourne pas vers l'offenseur pour l'exhorter à la conversion, elle ne se préoccupe pas de panser les plaies de l'offensé. Et quand l'Église protège le pécheur par indulgence, il ne se convertit pas. Quand elle ferme les yeux sur l'injustice, les bourreaux s'endurcissent :

« L'an 1127.

« Il est inutile de vous rappeler, très saint Père, l'origine d'une histoire qui n'est que trop affligeante, et de vous redire ce que déjà vous avez appris par le récit du pieux évêque de Paris. Je suis sûr que votre Paternité en a été profondément affectée ; mais je ne veux pas que mon témoignage fasse défaut à mon frère dans l'épiscopat ; ...

Lorsque l'évêque de Paris eut porté sa plainte, avec bien de la modération, ..., nous allâmes représenter au roi, avec toute l'humilité convenable, son injuste procédé, et nous le suppliâmes, de restituer à l'évêque de Paris, injustement maltraité, ce qui lui avait été enlevé ; nous ne réussîmes à rien. Comprenant alors que pour défendre l'Église nous étions décidés à recourir à l'emploi des armes qu'elle nous met entre les

mains, il eut peur et promit de faire la restitution exigée. Mais à peu près **sur ces entrefaites arriva votre lettre** ordonnant qu'on levât l'interdit qui pesait sur le domaine royal ; **elle fortifia le roi dans ses mauvaises dispositions** et il ne voulut plus tenir sa parole. Toutefois, comme il s'était de nouveau engagé à faire ce que nous lui demandions, nous nous sommes présentés le jour qu'il avait fixé ; mais c'est en vain que nous travaillions pour la paix ; elle ne se fit pas. Bien loin de là, les affaires se brouillèrent davantage. **Ainsi l'effet de votre bref a été de lui faire retenir injustement les biens dont il s'était injustement emparé, et de l'encourager à piller ce qu'il en reste encore, avec d'autant plus de sécurité qu'il est plus assuré de garder le tout impunément.** Comme l'interdit bien justifié, selon nous, de l'évêque de Paris s'est trouvé levé par votre ordre et que la crainte de vous déplaire nous a fait suspendre celui que nous nous proposons de fulminer nous-mêmes, et dont nous attendions le plus grand bien pour la paix de l'Église, nous voilà devenus la risée de nos voisins. **Combien de temps cet état de choses durera-t-il? Tant que votre bonté ne daignera pas compatir à nos malheurs.** »¹

Quand l'Église s'assoit sur la justice, en ignorant la plainte des victimes de l'injustice et en se précipitant dans la miséricorde, les artisans de l'injustice ne se convertissent pas. C'est aussi bête que ça.

Débat avec moi-même

L'hypocrisie des hommes d'Église n'est pas traitée par le droit canon. Et après tout qu'importe ? Si mon frère est sauvé parce que j'aurais été écrasé par lui qu'importe ? Si mon frère est sauvé parce qu'il aura commis sur moi le mal et que j'aurais vécu saintement cette injustice qu'importe ? Mais est-ce si sûr ? Si c'est sûr, qu'on me le dise : « ton frère n'a pas besoin de se convertir pour être sauvé ». On me dit qu'il n'a pas besoin de ma parole pour se convertir. Mais je vois bien qu'il ne se convertit pas. S'il se convertissait, il descendrait de son arbre pour rendre quatre fois le montant de son larcin. Tant que je ne vois pas marcher mon frère vers moi à la sortie de sa soue à cochons, il ne se convertit pas.

J'entends : « *heureux êtes-vous... votre récompense sera grande dans les Cieux* ». Bienheureux crachats. Bienheureuse calomnie. Bienheureux mépris, bienheureux abandon. Bienheureux abandon de ma mère l'Église.

Mais Seigneur, mes frères ?

Mais Seigneur, ceux qui hors l'Église voient l'hypocrisie, et s'en détournent dégoûtés ? N'est-ce donc pas mon problème ? N'y a-t-il pas une question de vie ou de mort ? « *que t'importe ? Toi, suis-moi* ». Alors je dois me taire.

¹ de Saint Bernard de Clairvaux au Pape. Lettre XLVII. C'est moi qui mets en caractères gras.

Mais pourtant, « *tu auras gagné ton frère* »... ou « *si tu ne lui dis pas d'abandonner sa conduite mauvaise, lui, mourra de son péché, mais à toi, je demanderai compte de son sang.* » Suis-je le gardien de mon frère ? Oui. Je suis prêtre, roi, prophète. Jérémie ne se tait pas. Ce n'est pas sur lui qu'il pleure. Il pleure sur Jérusalem. Jérémie ne se tait pas, non pas pour qu'on le considère comme victime, mais parce que la victime est tenue à la parole pour le salut, pas le sien, celui de ses frères.

C'est insupportable.

Soit on ne m'entend pas,

Soit on crée des espaces de parole pour rien.

Le résultat est le même.

La parole ne touche pas le cœur de mon frère. L'Église s'interpose.

Ce qui a été brisé c'est le lien fraternel. Le sera-t-il pour toujours ? Rien ne vient réparer le lien fraternel. Dans l'Église, on ne parle pas de la réparation du lien fraternel.

Frères

La miséricorde n'est-elle pas avoir le cœur suffisamment élargi pour voir quand son frère est en danger de se perdre ? et de tout faire pour lui ? Jusque là, je pensais que le salut de ceux qui ont commis le mal, a fortiori au cœur de l'Église, souciait l'Église. Je croyais que c'était ça la miséricorde. Mais la miséricorde semble être : faites-vous taper dessus. Ceux qui vous tapent dessus, sauveront leur âme parce que Dieu est miséricordieux, et vous vous ne sauvez votre âme que si vous pardonnez. Ça semble être le tout de ce que j'entends. C'est comme dire aux enfants violés, « les violeurs auront miséricorde parce que Dieu est miséricordieux, et vous, vous devez pardonner parce que vous ne pouvez vous-même bénéficier de la miséricorde si vous ne pardonnez pas ». Je connais une adulte, violée enfant dans un contexte ecclésial, à qui un prêtre a dit, après que son violeur ait été raccompagné au train par "miséricorde", que la solution est le pardon.

Pourtant, Zachée est descendu de son arbre. Et il s'est engagé à rendre quatre fois le montant du préjudice. Donc il y a correction fraternelle : Zachée descends ! Aveu public et engagement public de réparation. On ne dit pas que Jésus soit allé dire aux victimes de Zachée : « Pardonnez ! » point barre. Non. Ce qui est rapporté est qu'il est allé voir Zachée perché dans son arbre. Correction fraternelle, et du coup conversion confession réparation. Le salut entre.

Pourquoi donc au prétexte que la victime demande justice on en déduit qu'elle ne pardonne pas ? Et si elle avait pardonné mais demandait justice pour son bourreau ? Pour la vie de son bourreau ? Dire le mal, objectiver le mal n'est pas mal, et n'a pas pour fruit le mal.

*« 10 novembre 1975. Tribunal de Munich. Trente ans après la libération des camps, Kazimierz Madjanski se présente devant les magistrats pour déposer au procès du docteur SS Heinrich Schütz, l'un des principaux responsables des expériences médicales menées sur des cobayes humains dans les camps de concentration. Le jeune séminariste du diocèse de Wloklawek est devenu évêque. Malgré la souffrance provoquée par l'afflux des souvenirs, il accepte de raconter ce qu'il a subi avec ses compagnons dans la biochemischen Versuchsstation : l'injection d'exsudat purulent, la douleur intolérable et la fièvre abrutissante, les gémissements des confrères agonisants, les incisions barbares, les escarres et la septicémie menaçante, les séquelles et les morts. Sans emphase, Kazimierz Madjanski **n'omet aucun détail, cite les noms, communique dates et lieux.** Le récit bouleverse l'assistance. Dans un deuxième temps, l'évêque précise l'état d'esprit dans lequel il fait sa déposition. **« J'exclus tout motif de haine ou de vengeance »**, explique t-il. **« J'ai pardonné à tous** et j'ai exprimé mon pardon dans le testament rédigé en vue de ma mort, possible à chaque instant. **» Ces propos ... touchent de plein fouet le bourreau.** L'ancien SS, le regard baissé se rapproche de celui qui fut son cobaye et **tient sa main serrée entre les siennes de longs moments.** **« Nous pouvons quand même nous regarder dans les yeux »**, lui glisse Mgr Majdanski.²*

Je me souviens de la colère, à Naples, de Jean-Paul II, en nage, poing en l'air, face à la Camora exhortant les maffieux à la conversion parce qu'ils étaient en train de se damner. Derrière lui, un monseigneur dont la tension intérieure crevait l'écran de télévision, se mettait les mains devant la bouche devant l'énormité du propos. Cette colère est source pour moi d'un immense soulagement. Oui, l'enfer existe, oui, le péché est un grand mal, oui, il entraîne des conséquences pour tous et les pires pour les pécheurs. Et oui le pécheur doit se convertir. N'est-ce pas cela la véritable miséricorde du pasteur ?

Dire au pécheur de façon à ce que la victime l'entende : qu'as-tu fait de ton frère ? Son sang crie vers le Ciel ! tes actes te condamnent si tu ne te repends pas !

Voilà la miséricorde véritable ! « Mon enfant ! Tu es en train de perdre ton âme ! »

Voilà le cri de la victime à l'Église ! « Ma mère ! Mon frère est en train de perdre son âme ! »

La victime du mal a besoin de voir l'Église se battre pour la conversion du pécheur. Ça l'aidera à tenir debout, et à pardonner. Et voir son bourreau se convertir est, je le sais, j'en suis sûre, l'aboutissement de son désir de justice. Si l'Église se bat pour la conversion du pécheur,

² *La baraque des prêtres, Dachau 1938-1945* Guillaume Zeller, Tallandier

la victime du péché se battra à ses côtés. Mais oui, c'est ça qui l'aidera à pardonner ! Pas d'entendre que le bourreau aura miséricorde quand bien même il ne se convertirait pas. Les conséquences de l'injustice, la victime les porte tous les jours. Si elle entend que ce n'est pas grave, elle devient schizophrène pour survivre. Oui, c'est vrai. Si la victime du mal entend que le mal n'est pas mal, parce qu'elle n'entend pas que le mal est mal et coupe de Dieu, elle est poussée à la schizophrénie pour survivre à ce mal qu'elle subit dans son être.

La véritable parole de Justice de l'Église, c'est celle-là. Dire qu'on a le choix entre, ou se soumettre aujourd'hui de soi-même à la miséricorde : je me repends, je vais demander pardon à mon frère et à Dieu, je répare le mal commis et Dieu qui est miséricorde répandra sa miséricorde, ou d'être soumis le Grand Jour à la Justice de Dieu. Et alors on peut trembler. Mais dans l'Église, certains cherchent à pénétrer le Royaume par effraction. Et l'Église ne dit rien.

La justice n'est pas l'écoute des victimes mais la vision du péché pour la conversion. La victime n'a pas besoin de l'écoute pour l'écoute. La victime a besoin de voir son bourreau se convertir. Là elle comprend le sens final de tout, de sa souffrance offerte. Elle ne la comprend que si le prix qu'elle a payé, c'est pour le salut de l'âme de son frère. Alors elle se dit qu'elle a payé le bon prix. Sinon, elle se dit qu'elle s'est fait avoir. Et elle réclame justice. La vérité, c'est qu'elle a payé de sa vie pour le salut de son bourreau. Et l'Église doit utiliser ce prix précieux versé, pour l'âme. Pour le salut de l'âme. Mais jusque là, l'Église voit le prix versé, ou ne veut pas le voir, - peu importe qu'elle le voit ou ne veuille pas le voir – et ne veut pas aider à donner la monnaie d'échange qui est le salut de l'âme du bourreau. Elle veut éventuellement « régler le problème de la victime ». Ce qui fait que la victime continue à crier, c'est qu'elle n'obtient pas ce qu'elle a payé au prix fort, la conversion du bourreau. Le prix est payé et la victime attend ce qu'elle a acheté. La vie de son frère. Voilà la véritable justice. La vie de mon frère. Mais l'Église se met en travers de la transaction.

Parfois, la justice humaine obtient mieux pour le salut que la justice de l'Église.

Voici ce qui s'est passé récemment dans l'affaire Régis de Camaret, ce prédateur sexuel qui avait mis sous emprise l'équipe de France féminine de tennis. Les faits sont venus au jour grâce au courage d'une des victimes, la championne Isabelle Demongeot pour qui pourtant les faits étaient juridiquement prescrits. Des années de lutte judiciaire, et de navigation à tous les échelons des juridictions, plus de 20 femmes à la barre décrivant des flots de désastres,

jusqu'à la nausée. Dénier absolu et permanent de l'accusé totalement froid. À la fin de l'ultime procès, après la plaidoirie remarquable de l'avocat Dupont-Moretti pour l'acquittement au bénéfice du doute, le président du tribunal se tourne vers l'accusé et lui demande « avez-vous quelque chose à ajouter ? ». Après la plaidoirie, l'accusé pouvait espérer l'acquittement. Pourtant il s'enfonça lui-même, et dit « *j'ai honte, je demande pardon* ». Alors, Isabelle Demongeot s'effondra et dit « *je n'attendais que ça* ». Une autre victime avait dit avant cet ultime procès « *ce que j'attends ? Qu'il reconnaisse le mal. Je ne crois pas qu'il le fasse. Mais c'est la seule chose qui permettrait que je me reconstruise.* »

Quelle drôle d'alchimie. La seule chose qui permette à la victime de se reconstruire, c'est que celui qui a fait le mal reconnaisse le mal. C'est la seule chose. La seule. On croit que la victime attend la vengeance ! Mais non ! Elle ne désire "que ça", la reconnaissance du mal. La conversion du pécheur, ou une amorce de conversion, une amorce d'ouverture du cœur, même quand elle ne le sait pas comme Isabelle Demongeot. C'est pourtant cela qu'elle attend.

Pourquoi ? Pourquoi donc la victime demande-t-elle la conversion du bourreau ?

Frères pour la Vie éternelle

Parce que nous sommes frères. Nous ne sommes qu'intégralement frères. Nous ne sommes pas donnés seuls. Nous sommes des êtres-en-relation qui mourrons de douleur lorsque la relation est abîmée. Si on va au paradis seul que sera le paradis ?

La justice de la République, si imparfaite, est dans cette histoire incroyablement plus belle que la justice dans l'Église. Parce qu'elle obtient des débuts de progrès ici incontestables pour la vie, et du bourreau, et de la victime, pour la vie éternelle même.

Tout est là.

Attente de ce "que ça". Ce "ça", uniquement, attendu, à chaque instant qui s'écoule depuis la blessure initiale, sur la blessure initiale à vif, chose que personne ne voit ni n'imagine, ce "ça" qui réduit tout ce qui se vit à une seule chose, l'attente - car la vie devient synonyme d'attente – du retour de la fraternité. J'ai payé un prix fort et la seule chose que je désire profondément obtenir pour le prix que j'ai payé, si profondément que je l'ignore, c'est la conversion de mon frère³. Parce que in fine, si nous sommes nés pour la vie éternelle, nés frères pour une

³ N'est-ce pas ce que dit sainte Maria Goretti dans sa dernière parole « Je lui pardonne et je le veux avec moi au paradis » ?

fraternité éternelle, je ne peux que vivre ce que je vis dans la perspective de la vie éternelle, même quand j'ignore cette dimension.

Seulement par "miséricorde" intempestive, l'Église se met en travers.

Quand sur son lit de mort, Marcial Maciel refuse de recevoir des victimes de sa perversité qui lui font dire qu'ils sont prêts à lui pardonner, on ne peut que se dire qu'il y a à craindre que l'Église ait dramatiquement loupé sa cible. Bien sûr Elle ne se substitue pas à la liberté des personnes. Mais quand on lit l'histoire dingue de sa cécité et sa surdité devant tant de mal commis, on ne peut que trembler devant la responsabilité de tous ceux qui "auraient pu" et "n'ont pas"...

Oui, les victimes continueront à crier tant qu'on ne leur donnera pas ce qu'elles ont acheté au prix de leur sang : le salut de leur bourreau.

On croit que demandant justice, la victime demande vengeance, et on l'exhorte au pardon. Mais le pardon auquel on l'exhorte est-il bien pardon ? Je tremble quand j'entends le pape François parler d'oubli. On dirait qu'il demande à la victime d'oublier. Et avec tout le respect que je dois à l'autorité, je dis qu'il s'agit d'une violence terrible que de demander à la victime d'oublier parce que le Père oublierait. Non le Père n'oublie que si le pécheur se détourne de ses péchés (Ez 18, 21-22). C'est la même chose pour la victime. Le pardon n'est pas l'oubli. Je comprends bien que le pape veut encourager le pécheur. Mais il me semble que si l'oubli était une bonne chose, Jésus ne serait pas ressuscité avec ses plaies. Ses plaies nous disent combien il nous aime et combien nous blessons son amour. Peut-être qu'à la fin des temps, quand tout sera accompli, on ne verra plus les plaies de Jésus parce qu'on en aura plus besoin. Mais on est encore pécheur, et on ne doit pas l'oublier. Ce sont les plaies de Jésus qui me rappellent à moi, pécheur, l'amour que je blesse toujours et qui demeure pourtant toujours.

Non, je n'oublie pas. Parce que je n'oublie pas que le chemin du pardon restera inabouti et dramatiquement inabouti si mon frère ne veut pas se convertir. Que l'Église me répète que je suis pécheur moi aussi ne change rien au drame si le bourreau se damne. « *Prenez garde à vous-mêmes ! Si ton frère a commis un péché, fais-lui de vifs reproches, et, s'il se repent, pardonne-lui.* »⁴ Le cri de la victime, c'est le cri en faveur du bourreau qui se damne. La vérité pour la charité. La justice pour la miséricorde. Celui qui aime véritablement le pécheur, c'est celui qui sait qu'il est en passe de se damner tant qu'il ne se repend pas. Le cri de la victime qui demande justice le dit. Quand bien même elle n'en est pas consciente. Quand bien même on lui fait croire et on la culpabilise en l'accusant de vouloir se venger. Quand bien même elle

⁴ Lc 17, 3

croit qu'elle veut la vengeance, parce que l'Église même le lui dit. Derrière son cri, elle veut le salut du bourreau. C'est inscrit dans nos fibres. La fraternité est inscrite dans nos fibres. Mais le salut du bourreau ne se passe pas en claquant dans les doigts à l'heure de la mort. Il passe, après la parole « *descend car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi* », par l'écoute de cette parole et sa conséquence : la descente de l'arbre, la reconnaissance publique du mal, l'engagement public à la réparation et alors Jésus entre et alors « *le salut entre dans cette maison* ».

Je suis sûre de ce que je dis : le cri de la victime qui ne cesse pas de vous casser les oreilles, c'est le cri en faveur de la vie éternelle du bourreau qui est en danger. Tant qu'on a pas compris ça, victime comme bourreau comme clerc de l'Église comme tout un chacun, on a rien compris. On ne peut pas se substituer à la liberté de Caïn, de Judas, d'Hitler, de Marcial Maciel. Mais personne ne doit se mettre sur le chemin de leur possible conversion. Et a fortiori l'Église. L'Église doit tout faire pour le salut de toute âme. Quand ses propres enfants versent leur sang, qu'au moins Elle ne s'interpose pas.

« Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé. »

Il faut montrer les plaies. Jusqu'à ce que le bourreau murmure « j'ai honte, je demande pardon ».